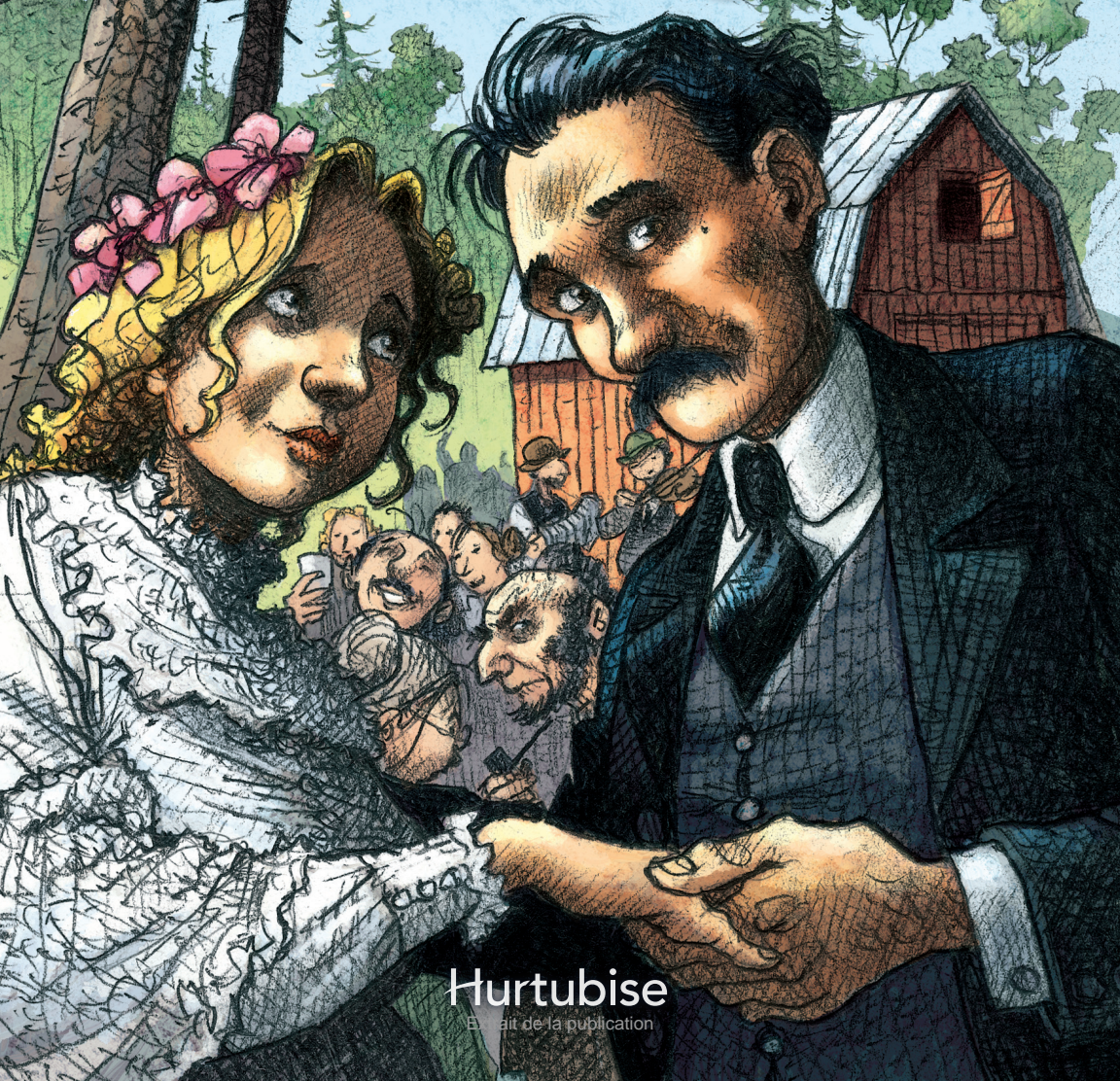


# MICHEL DAVID

Auteur des best-sellers *La Poussière du temps* et *Chère Laurette*

## Un bonheur si fragile



Hurtubise

Éditeur de la publication



## DU MÊME AUTEUR

### Saga LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME :

Tome I, *Le petit monde de Saint-Anselme, chronique des années 30*, roman, Montréal, Guérin, 2003.

Tome II, *L'enracinement, chronique des années 50*, roman, Montréal, Guérin, 2004.

Tome III, *Le temps des épreuves, chronique des années 80*, roman, Montréal, Guérin, 2005.

Tome IV, *Les héritiers, chronique de l'an 2000*, roman, Montréal, Guérin, 2006.

### Saga LA POUSSIÈRE DU TEMPS :

Tome I, *Rue de la Glacière, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2005, format compact, 2008.

Tome II, *Rue Notre-Dame, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2005, format compact, 2008.

Tome III, *Sur le boulevard, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, format compact, 2008.

Tome IV, *Au bout de la route, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, format compact, 2008.

### Saga À L'OMBRE DU CLOCHER :

Tome I, *Les années folles, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006.

Tome II, *Le fils de Gabrielle, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.

Tome III, *Les amours interdites, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.

Tome IV, *Au rythme des saisons, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

### Saga CHÈRE LAURETTE :

Tome I, *Des rêves plein la tête, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome II, *À l'écoute du temps, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome III, *Le retour, roman*, Montréal, Hurtubise HMH, 2009.

Tome IV, *La fuite du temps, roman*, Montréal, Éditions Hurtubise, 2009.

Michel David

# Un bonheur si fragile

tome 1

L'engagement

Roman historique

Hurtubise

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

David, Michel, 1944-

Un bonheur si fragile

L'ouvrage complet comprendra 4 v.

Sommaire: t. 1. L'engagement.

ISBN 978-2-89647-209-3 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: L'engagement.

PS8557.A797B66 2009

C843'.6

C2009-941606-9

PS9557.A797B66 2009

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique de la page couverture : René St-Amand

Illustration de la couverture : Jean-Louis Tripp et Régis Loisel

Maquette intérieure et mise en page : Andréa Joseph [pagexpress@videotron.ca]

Copyright © 2009, Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-209-3

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone : 514-523-1523

Télécopieur : 514-523-9969

[www.distributionhmmh.com](http://www.distributionhmmh.com)

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

*Imprimé au Canada*

[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)



*On vieillit et le temps passe  
Le vent balaie les souvenirs  
Pour gagner, il te faut perdre  
Et pour vivre, il te faudra mourir*

*Le temps passe*  
Tex Lecor

# Les principaux personnages

## **La famille Joyal**

Napoléon : cultivateur âgé de 50 ans

Lucienne : épouse de Napoléon, âgée de 48 ans et mère d'Anatole (27 ans), Blanche (25 ans, épouse d'Amédée Cournoyer), Bastien (23 ans), Germaine (22 ans), Corinne (18 ans) et Simon (15 ans)

## **La famille Boisvert**

Gonzague : cultivateur et veuf, âgé de 60 ans

Henri : l'aîné de la famille, âgé de 36 ans

Annette : épouse d'Henri, âgée de 35 ans et mère de deux enfants

Juliette : fille de Gonzague, âgée de 33 ans, veuve sans enfant

Aimé : fils de Gonzague, âgé de 30 ans

Raymond : fils de Gonzague, âgé de 28 ans

Laurent : fils de Gonzague, âgé de 21 ans

Wilfrid Boucher : grand-père maternel, beau-père de Gonzague

## **Le village de Saint-Paul-des-Prés**

Anselme Béliveau : curé de la paroisse  
Rose Bellavance : servante du curé  
Aurèle Chapdelaine : avocat et candidat libéral défait  
Alexina et Alcine Duquette : propriétaires du magasin général  
Rosaire Gagné : orphelin en pension chez les Boisvert  
Bertrand Gagnon : maire  
Honorine Gariépy : présidente des dames de Sainte-Anne  
Jocelyn Jutras : voisin de Corinne et Laurent  
Pierre-Paul Langevin : vieux bedeau  
Aristide Ménard : notaire  
Jérôme Nadon : vicaire  
Gustave Parenteau : avocat  
Camil Racicot : cultivateur, membre du conseil de la fabrique  
Paul-André Rajotte : cultivateur, membre du conseil de la  
fabrique  
Marie-Claire et Conrad Rocheleau : voisins de Corinne  
et Laurent  
Eusèbe Tremblay : vieux cultivateur  
Mitaines : homme engagé par Eusèbe Tremblay





## Chapitre 1

# La grande nouvelle

Anselme Béliveau, le curé de la paroisse Saint-Paul-des-Prés, ronflait comme un bienheureux, son double menton appuyé sur sa poitrine. Ses lunettes rondes à monture métallique avaient légèrement glissé sur son nez. Après les fatigues causées par toutes les cérémonies de la semaine sainte, le digne ecclésiastique profitait d'un repos bien mérité.

Dès la fin du dîner, le prêtre au ventre confortable avait quitté son vicaire dans la ferme intention de lire son bréviaire dans son bureau. Cependant, il avait tellement fait honneur au rôti de bœuf et à la tarte aux pommes servis par Rose Bellavance qu'une digestion difficile et le silence de la pièce l'avaient fait succomber à une sieste involontaire.

— Monsieur le curé ! Monsieur le curé, êtes-vous là ? s'écria la servante en frappant à la porte du bureau du curé de la paroisse.

Tiré brusquement de son sommeil, il fallut plusieurs secondes au prêtre pour reprendre contact avec la réalité.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? maugréa-t-il, mécontent d'avoir été réveillé en sursaut.

La porte s'ouvrit sur une vieille dame de soixante-dix ans, légèrement voûtée et à la voix quelque peu chevrotante.

— C'est monsieur Parenteau qui aimerait vous voir, murmura la servante en demeurant sur le pas de la porte. Je l'ai fait passer dans la salle d'attente.

— Vous auriez pu demander à l'abbé Nadon de s'en occuper, rétorqua le curé Béliveau.

— Il est parti à l'école du village depuis un bon bout de temps.

— Bon, c'est correct, reprit-il en poussant un soupir. Dites-lui que je vais le recevoir dans cinq minutes.

Rose Bellavance sortit et le prêtre quitta son fauteuil pour se dégourdir les jambes. Il s'immobilisa un instant devant l'une des fenêtres dont il écarta le lourd rideau de velours brun qui la masquait partiellement. Son regard se porta immédiatement sur le terrain vague voisin où, en ce mois d'avril 1901, les pierres noircies par le feu de son ancienne église se devinaient au milieu des longues herbes brunes. Il dut faire un effort de volonté pour détourner les yeux de l'endroit et les diriger plutôt vers le cimetière voisin.

Même si ce triste spectacle s'imposait à lui depuis plus de trois ans, il ne s'y était jamais habitué. Il éprouvait toujours le même serrement de cœur à la pensée de la magnifique église que le feu avait ravagée en quelques heures le 12 février 1898.



Ce soir-là, alors qu'il se préparait à monter dans sa chambre, des lueurs rouges dansant sur les murs du salon du presbytère l'avaient intrigué et incité à regarder par une fenêtre. À la vue des flammes en train de lécher l'avant-toit de son église, il avait poussé un cri de désespoir qui avait alerté son vicaire. Les deux ecclésiastiques s'étaient précipités à l'extérieur sans prendre le temps de revêtir un manteau en cette froide soirée de février. Leur arrivée sur les lieux avait coïncidé avec celle du maire et des premiers paroissiens.

— Sonnez le tocsin, monsieur le maire, avait ordonné le curé, au comble de l'énervement.

— Mais ça flambe en-dedans, avait fait remarquer Bertrand Gagnon. Quand je vais ouvrir la porte, ça va faire



un appel d'air et ça va être pire encore. C'est ben trop dangereux, monsieur le curé.

L'abbé Nadon, que les paroissiens de Saint-Paul-des-Prés avaient affectueusement surnommé Tom Pouce à cause de sa petite taille, avait alors écarté le maire de la main, monté les marches du parvis et était entré dans l'église en flammes. Aussitôt, les cloches s'étaient mises en branle pendant que le curé Béliveau avait couru vers l'arrière du bâtiment pour atteindre la sacristie, suivi de près par deux braves paroissiens qui venaient d'arriver sur les lieux. C'était ainsi que les saintes espèces enfermées dans le tabernacle, les vases sacrés et une bonne partie des vêtements sacerdotaux avaient pu être sauvés.

En quelques minutes, les habitants de Saint-Paul-des-Prés avaient envahi les lieux de la catastrophe. Horrifiés, ils voyaient les flammes s'échapper en ronflant par les fenêtres dont les vitraux avaient éclaté. Pendant que certains hommes de la paroisse perçaient à grands coups de hache un trou dans la glace de la rivière Yamaska située à quelques centaines de pieds en face de l'église en flammes, les femmes, rassemblées en un troupeau frileux de l'autre côté de la route, priaient.

Rapidement, une chaîne s'était organisée et les seaux remplis d'eau avaient commencé à passer de main en main et avaient été déversés à la volée sur le brasier dans l'espoir de contenir les flammes. En pure perte. Après deux heures d'une lutte inutile, le curé Béliveau et le maire avaient enjoint les gens à s'éloigner de la scène parce que le toit risquait de s'effondrer d'un moment à l'autre. On s'était contentés alors de surveiller étroitement le brasier pour éviter que l'incendie ne se propage au presbytère voisin.

Ensuite, tout était allé très vite. Quelques minutes plus tard, le toit s'était écrasé dans un grondement sinistre accompagné par les cris d'horreur des spectateurs. À la fin de la nuit, l'église presque centenaire de Saint-Paul-des-Prés n'était qu'un amas de ruines fumantes dont il ne s'échappait plus que des volutes de fumée.

Alors, un à un, les paroissiens, transis et le cœur lourd, s'étaient résignés à rentrer chez eux dans la nuit hivernale.

Toujours planté devant la fenêtre, Anselme Béliveau se rappelait comme il avait accueilli avec soulagement la neige qui avait recouvert les restes de son église dans les heures qui avaient suivi. Elle avait rapidement dissimulé une bonne partie des débris calcinés.

La disparition de leur église avait endeuillé autant le curé que les habitants de Saint-Paul-des-Prés. Le spécialiste venu de Sorel quelques jours plus tard avait vite conclu à un incendie accidentel probablement causé par un lampion puisque l'édifice n'était pas chauffé durant la nuit.

Le surlendemain, le curé Béliveau avait attelé sa *sleigh* et était allé à Nicolet rencontrer monseigneur Gravel, son supérieur, pour savoir ce qu'il convenait de faire dans les circonstances. À cette occasion, le prélat avait fait mentir sa réputation d'ecclésiastique froid et sévère. Il s'était montré plein de compassion pour le curé de Saint-Paul-des-Prés.

— L'essentiel est que le feu n'ait pas fait de victime, avait-il affirmé. Je comprends que la perte soit grande pour vous et vos paroissiens, mais dites-vous que Dieu sera aussi confortable dans la prochaine maison que vous lui bâtirez. En attendant que votre fabrique ait trouvé les fonds nécessaires pour reconstruire, je vous laisse le soin de trouver un endroit approprié pour célébrer le culte, avait-il ajouté.

— J'ai pensé au réfectoire du couvent des sœurs de l'Assomption, monseigneur, avait répondu le curé. J'en ai parlé à mère Sainte-Flavie, la supérieure, et elle est d'accord pour nous laisser le transformer en chapelle. C'est pas bien grand, mais en célébrant une basse-messe de plus le dimanche matin, ça devrait aller.

— Et comment elle va se débrouiller sans son réfectoire ? avait demandé le prélat.

— Elle m'a dit qu'elle transformerait une classe vide en réfectoire pour ses religieuses et pour les filles du couvent.

— C'est parfait, avait jugé le prélat. Je vous enverrai cette semaine une lettre que vous pourrez lire en chaire à vos paroissiens. Je les encouragerai à se consacrer à la construction d'une autre église le plus tôt possible... Mais il va de soi qu'il n'est pas question de se lancer dans l'aventure avant que la fabrique n'ait amassé cinq mille dollars.

— Cinq mille dollars ! n'avait pu s'empêcher de s'exclamer le brave curé.

— Et encore, avait laissé tomber monseigneur Gravel en se levant pour signifier la fin de l'entrevue. J'ai sur les bras les dettes de deux paroisses du diocèse qui se sont lancées dans la construction d'églises trop coûteuses pour leurs moyens. Ça n'arrivera plus, du moins aussi longtemps que je serai évêque du diocèse de Nicolet.

Le dimanche suivant, Anselme Béliveau et son vicaire avaient lu la lettre de l'évêque aux paroissiens à la fin de chacune des trois messes célébrées au couvent voisin du presbytère. La veille, lors de la réunion du conseil de la fabrique, certains marguilliers s'étaient élevés contre la décision de monseigneur Gravel, mais ils avaient vite été ramenés à la réalité par le président de la commission scolaire et du conseil, Gonzague Boisvert.

— Parle donc pas à travers ton chapeau, avait-il sèchement lancé à un marguillier. Monseigneur a raison, il faut au moins cinq mille piastres pour commencer à construire.

— Oui, mais on n'a plus d'église, avait voulu argumenter Camil Racicot.

— On n'en mourra pas, l'avait abrupement coupé le président. On est déjà organisés avec les sœurs pour se servir de leur réfectoire. En échange, on fournira le bois pour chauffer leur couvent. On attendra le temps qu'il faudra.

Cette dernière déclaration du président irascible de la fabrique avait mis fin à toutes les discussions. L'assemblée avait alors été levée.

Depuis, la reconstruction de son église avait été au centre de toutes les préoccupations du brave curé Béliveau. Avec



l'aide de son vicaire, il n'avait cessé de harceler ses paroissiens pour qu'ils contribuent généreusement aux fonds destinés à cette église dont l'absence se faisait si cruellement sentir, surtout à l'approche des grandes fêtes religieuses comme Noël et Pâques. Malheureusement, l'argent était rare chez les cultivateurs en ce début du vingtième siècle. Le pasteur avait beau se priver, économiser le moindre sou et pousser la fabrique à organiser toutes sortes d'activités paroissiales pour amasser de l'argent, la somme déposée chez le notaire Ménard n'atteignait que trois mille dollars après trois ans et demi de sacrifices. De plus, ce montant avait été atteint essentiellement grâce à quatre legs importants de paroissiens décédés.

— On n'y arrivera jamais ! se plaignait parfois le curé auprès de son jeune vicaire, dans ses moments de découragement.

— Ça avance, monsieur le curé, ça avance, le rassurait Jérôme Nadon. On a ramassé plus cette année que l'année passée.



La porte du bureau s'ouvrit à nouveau dans le dos d'Anselme Béliveau.

— Monsieur le curé, monsieur Parenteau attend toujours, murmura la servante.

— J'arrive, madame Bellavance.

Le prêtre sortit de la pièce, traversa le couloir et alla ouvrir la porte de la petite salle d'attente où attendait le visiteur depuis plusieurs minutes.

Gustave Parenteau avait retiré son léger manteau de printemps et déposé sa canne contre le mur avant de s'asseoir sur l'une des six chaises inconfortables qui meublaient la petite pièce uniquement ornée d'une fougère anémique. L'homme, âgé d'une trentaine d'années, était habillé avec un soin excessif. Son costume gris acier finement rayé était égayé par un mouchoir rouge dépassant légèrement de la

poche de poitrine. Un col en celluloïd d'un blanc éclatant enserrait son cou maigre tout en mettant en valeur une cravate du même rouge que le mouchoir. La fine moustache blonde aux pointes coquettement retroussées ne faisait pourtant pas oublier la chevelure clairsemée et l'air maladif du visiteur.

— Bonjour, maître Parenteau, le salua Anselme Béliveau sans trop de chaleur. Passez donc dans mon bureau.

Le curé de la paroisse cacha difficilement son agacement à la vue de son sémillant visiteur. Il n'éprouvait aucune sympathie pour ce dandy aux manières un peu efféminées issu d'une riche famille montréalaise. On racontait dans la paroisse que le jeune avocat avait séjourné quelques années en France avant de venir occuper un poste dans le cabinet d'avocats dirigé par son père. Victime d'une pneumonie quelques mois après son retour d'Europe, il avait décidé de venir se refaire une santé à la campagne l'automne précédent. Il s'était alors installé dans la maison de feu Eugénie Morin, située face au presbytère. La rumeur voulait que la veuve Morin fût une lointaine parente qui avait légué sa maison aux Parenteau.

— Je vous suis, monsieur le curé, dit Gustave Parenteau avec l'accent français qu'il se plaisait à cultiver.

Anselme Béliveau lui montra un siège avant de contourner son lourd bureau en noyer et de se laisser tomber dans son fauteuil dont le siège était recouvert de cuir noir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-il assez abruptement à son visiteur.

L'autre toussota de manière affectée et lissa sa moustache avant de prendre la parole, ce qui eut le don d'agacer plus encore le curé de Saint-Paul-des-Prés.

Il importe tout de même de mentionner que le prêtre avait la réputation fort méritée d'être soupe au lait et d'avoir une très haute idée de son rôle de pasteur. Le verbe haut et le geste tranchant, il avait l'habitude de dicter ses directives sur un ton qui n'admettait pas la contestation. Rien ne

l'irritait plus que de sentir qu'il n'impressionnait nullement l'homme de loi.

— Je ne suis pas l'un de vos paroissiens depuis bien longtemps, monsieur le curé, dit le jeune avocat comme entrée en matière, mais je demeure à Saint-Paul depuis assez longtemps pour savoir à quel point la reconstruction de votre église vous tient à cœur.

— C'est sûr, reconnut le gros prêtre sur un ton bourru.

Ce fils de cultivateur de Sainte-Perpétue s'irritait facilement quand on n'allait pas droit au but.

— Bon, je ne vais pas vous faire perdre trop de votre précieux temps, enchaîna Gustave Parenteau en sortant de l'une de ses poches un étui en argent contenant ses cigarettes. Puis-je m'allumer une cigarette ?

— Allez-y, accepta l'ecclésiastique agacé, en poussant vers son visiteur un cendrier.

— Est-ce qu'il est indiscret de vous demander quelle somme vous manque pour démarrer les travaux de reconstruction ? demanda Parenteau après avoir allumé sa cigarette.

Le curé eut un moment d'hésitation avant de se décider à répondre.

— C'est pas un très grand secret, finit-il par dire comme à contrecœur. Vous auriez pu l'apprendre par l'un des marguilliers de la paroisse. Il nous manque encore deux mille piastres. Comme vous pouvez le voir, c'est pas demain la veille qu'on va avoir une église dans la paroisse...

— C'est bien ce qu'on m'a dit, fit l'avocat sans honte aucune.

— Mais je vous trouve bien curieux pour...

— Pour un étranger ? demanda le jeune homme avec un sourire railleur.

— Je voulais dire pour quelqu'un qui reste au village depuis si peu de temps, se rattrapa le prêtre en rougissant légèrement.



— Détrompez-vous, monsieur le curé, reprit le dandy sur un ton précieux. Ce n'est pas de la curiosité, c'est plutôt de l'intérêt.

— Comment ça ?

— Je vous explique rapidement. J'ai reçu une lettre d'un notaire de Montréal m'avisant que l'une de mes clientes était décédée à la fin de l'hiver. Il semble qu'elle m'ait légué une somme plutôt conséquente.

— Je suis bien content pour vous, dit froidement Anselme Béliveau.

— J'ai bien réfléchi, poursuivit le visiteur sur un ton imperturbable après avoir soufflé vers le plafond la fumée qu'il venait d'aspirer. J'ai décidé de faire un don important à votre paroisse.

— Êtes-vous sérieux ? demanda le curé en s'avançant au bord de son fauteuil.

— On ne peut plus sérieux, monsieur le curé, répondit l'avocat en tirant de sa poche de poitrine une enveloppe blanche. Vous trouverez un chèque de deux mille dollars dans cette enveloppe.

À l'annonce d'une telle somme, le cœur du pauvre curé avait eu un raté et son visage avait soudainement pâli.

— Ben voyons donc ! protesta-t-il faiblement. Mais c'est une vraie fortune ! J'ai envie de me pincer pour voir si je rêve pas.

— Faites surtout pas ça, monsieur le curé, dit un Gustave Parenteau apparemment très fier de son geste. Disons que ce sera ma contribution personnelle à la construction de la nouvelle église, ajouta-t-il en se levant.

— Je sais vraiment pas comment vous remercier, balbutia le curé Béliveau en se levant à son tour pour lui tendre la main. Vous faites là un cadeau qui a pas de prix à mes paroissiens. Je suis certain que Dieu vous le rendra.

— Je l'espère bien, monsieur le curé, répliqua le jeune homme en lui serrant la main.

Anselme Béliveau accompagna le généreux donateur jusqu'à la porte du presbytère en réitérant ses remerciements. Lorsque la lourde porte se fut refermée derrière l'avocat, le prêtre se frotta les mains de contentement et éprouva beaucoup de mal à se retenir de pousser un cri de joie. Le visage illuminé par un sourire de ravissement, il se contenta de s'arrêter un instant à la porte de la cuisine pour demander à la vieille servante de lui envoyer l'abbé Nadon dès son retour de l'école. Il se garda bien de raconter à Rose Bellavance ce qui venait d'arriver, de peur qu'elle ne communique la nouvelle au vicaire avant lui.

Une heure plus tard, Jérôme Nadon vint frapper à la porte du bureau de son supérieur. Le petit prêtre aux cheveux bruns toujours impeccablement séparés par une raie pénétra dans la pièce, sa figure ronde fendue par un large sourire.

— Vous voulez me voir, monsieur le curé ?

— Entre, Jérôme, et viens t'asseoir une minute. J'ai toute une nouvelle à t'apprendre.

Intrigué, le vicaire vint prendre place en face d'Anselme Béliveau qu'il considérait presque comme un second père.

— Je viens de recevoir la visite de Gustave Parenteau, dit le curé.

— Je suppose que c'est pas ça que vous appelez une bonne nouvelle, se moqua le jeune prêtre, qui avait deviné depuis longtemps l'antipathie que son curé entretenait à l'égard de ce nouveau paroissien un peu trop voyant.

— Oui, justement, répliqua le curé Béliveau. Il vient de sortir du bureau en me laissant un chèque pour la paroisse.

— Ah bon !

— Tu devineras jamais combien il nous donne, reprit son supérieur, enthousiaste.

— Je sais pas moi, cinq piastres ? Dix piastres, peut-être. Il a l'air pas mal à l'aise après tout.

— Non, t'es pas mal loin du compte, fit le curé, la mine réjouie. Il nous donne deux mille piastres.

— Hein ! sursauta son vis-à-vis. Pas deux mille piastres !

— T'as bien entendu : deux mille piastres ! Assez pour enfin commencer la construction de notre nouvelle église ce printemps.

— Eh bien, monsieur le curé, c'est en plein le miracle que nous attendions. On n'aura pas prié pour rien. Dieu nous a entendus, affirma Jérôme Nadon avec un enthousiasme égal à celui de son supérieur.

— On va fêter ça, conclut Anselme Béliveau en ouvrant le dernier tiroir de son bureau pour en tirer une bouteille de gin et deux petits verres.

— Juste une goutte pour moi, monsieur le curé, protesta l'abbé. Je supporte pas la boisson.

Il se retint à temps pour ne pas ajouter « aussi bien que vous ».

Durant les cinq dernières années passées dans la paroisse, l'abbé Nadon avait remarqué que son curé avait une certaine propension à boire. Bien sûr, il ne l'avait jamais vu ivre, mais il savait qu'il avait toujours une ou deux bouteilles de gin dissimulées soit dans sa chambre à coucher, soit dans son bureau. À quelques reprises, le vicaire avait remarqué l'élocution hésitante de son supérieur et il en avait déduit qu'il prenait parfois un verre en cachette...

Le doute qui venait souvent hanter ses nuits refit soudainement surface. Le soir de l'incendie, le curé Béliveau avait quitté son bureau au milieu de la soirée pour aller prier durant quelques minutes à l'église. Pour la millième fois, il se demanda si son supérieur n'avait pas un peu bu ce soir-là et laissé une chandelle allumée ou mal éteint une allumette avant de quitter les lieux.

Jérôme Nadon se secoua pour chasser cette pensée et regarda le curé Béliveau dévisser en un tour de main la grosse bouteille verte et verser dans chaque verre une large rasade d'alcool. Il tendit l'un des verres à son vicaire avant de lever le sien.

— À notre église ! dit joyeusement le curé en levant son verre.

— À notre église, reprit le vicaire.

— Après le souper, je vais envoyer chercher Gonzague Boisvert pour lui annoncer la bonne nouvelle, précisa le curé Béliveau quelques instants plus tard. On va faire une réunion du conseil de fabrique dès demain soir.





Réimprimé en mars 2010  
sur les presses de Transcontinental-Gagné,  
Louiseville, Québec.